

PRÉSENCE

magazine

Volume 8 • N° 59

JUIN-JUILLET 1999 • 4,50 \$

RENCONTRE

LYETTE
HAWEY

Les hauts et
les bas d'une
infirmière



REPORTAGE

Des vacances qui
n'ont pas de prix!

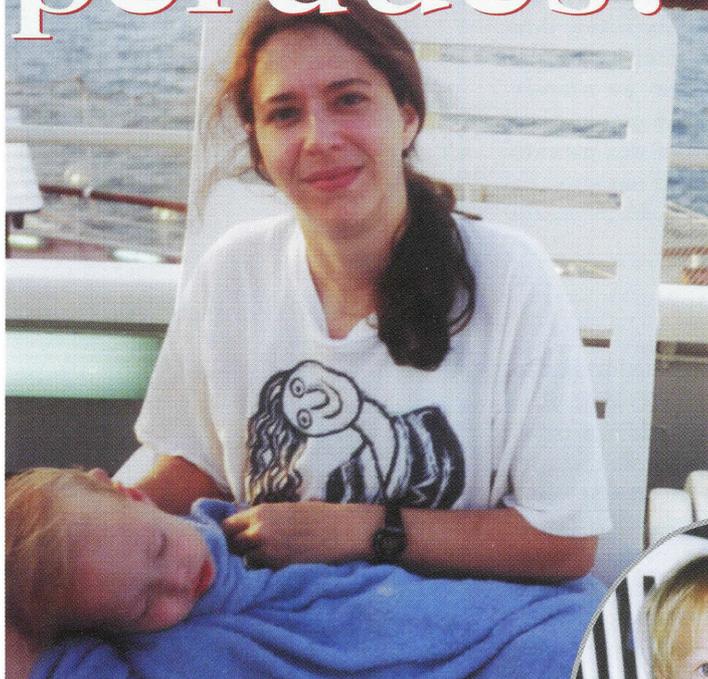
DOSSIER

Le corps





Peines d'amour perdues?



MARIE GRATTON / MARIE KARICKHOFF

Portrait de famille: la fille de notre chroniqueuse, Marie Karickhoff avec le charmant petit Cole qu'on retrouve en médaillon.



Trois fois la nouvelle m'est passée sous les yeux, trois fois la moutarde m'est montée au nez. Alors il vaut sans doute mieux que je vous fasse part de l'objet de mon agacement, avant qu'il ne dégénère en ressentiment, à force de refoulement.

Cette entrée en matière voulait vous préparer à une petite plongée dans le monde merveilleux de la psychologie populaire qui fait la fortune des maisons d'édition, le bonheur des libraires et la célébrité-éclair, quoique souvent passagère, des «psys» de toute mouture qui signent ces ouvrages.

L'ART DE LA «RECETTE»

Au rayon «Psychologie» de nos librairies, on peut tout apprendre. Comment se faire des amis et comment se débarrasser des importuns. Comment conquérir un homme ou une femme et comment se soustraire au harcèlement de celui ou celle qui, pour avoir lu l'ouvrage précédent, poursuit l'objet de son désir jusque dans ses derniers retranchements. Comment

décrocher un ou une millionnaire; comment divorcer à petits frais; comment tisser des liens et comment en découdre avec qui on veut. Comment vivre sa grossesse et comment accoucher sans douleur. Comment survivre à l'adolescence de ses enfants et comment les balancer hors du nid sans couper les ponts. Comment concilier la double ou la triple tâche et comment avoir l'air au-dessus de ses affaires quand on se sent sens dessus dessous. Comment vaincre ses phobies. Comment lâcher prise et comment attraper et retenir le bonheur. Comment préparer sa retraite et comment toujours aller de l'avant sans jamais retraiter. Comment jouir de la vie en se préparant à la mort, et finalement, comment faire ses propres arrangements funéraires sans avoir l'air d'imposer ses dernières volontés. Vous l'avez compris, tout est dans la manière. Apprendre en 10 chapitres à surmonter son complexe d'Oedipe ou de Jocaste, de Cendrillon, de Blanche-Neige, de Peter Pan, de Pinocchio ou de Mickey Mouse, pour le prix d'un bouquin, c'est une bonne affaire pour tout le monde.

Notez-le bien, j'ai des idées sur tout cela. Il est des jours où je me dis que je perds de l'argent par ma faute, car si je mettais noir sur blanc, ne serait-ce que quelques-unes de mes trouvailles secrètes sur ces questions, il se trouverait des gens prêts à payer le prix du papier sur lequel j'aurais pris la peine de les écrire pour en informer le grand public.

Toute ironie mise à part, vous pouvez me croire, je n'ai rien à reprocher à la psychologie dite populaire, aussi longtemps qu'elle ne présente pas sa dernière recette comme une panacée ou sa théorie la plus récente comme définitive et exclusive.

Qui donc a dit: «Je crains l'homme d'un seul livre»? L'auteur mériterait que je me souvienne de son nom, car je partage son sentiment, comme je redoute aussi celle ou celui qui, en psychologie notamment, prétend proposer une théorie censée tout expliquer et renvoyer refaire ses gammes à tout le beau monde qui, jusque-là, avait osé penser, observer, écrire, voire vivre en composant avec d'autres notes et sur un autre ton.

NOUVELLE THÉORIE PARENTALE

L'été dernier, un livre paraissait aux États-Unis. Il vient de sortir en français chez Laffont. Son titre: *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont*. L'auteure s'appelle Judith Rich Harris, et la théorie qu'elle expose a provoqué la virulente polémique qu'elle méritait. Selon elle, les parents ne comptent à peu près pour rien dans l'éducation des enfants. Ceux-ci deviennent ce que sont leurs gènes et ce que leur apprennent leurs pairs dans la cour de récréation. D'où le conseil donné aux parents: «*Ne vous échinez pas, ne vous billez pas, vous n'y pouvez rien.*» C'est ainsi que Cécile Thibaud résume dans *L'Express* la thèse de l'Américaine par qui le scandale arrive¹.

Pendant longtemps, et ici je vous parle d'un temps que je n'ai pas connu, préfreudien, préjungien, pré-tout-ce-que-vous-voudrez, les parents qui prénaient leurs tâches au sérieux croyaient qu'ils avaient un rôle important à jouer dans la formation de leurs enfants. Ils faisaient de leur mieux avec les

moyens du bord. Certes, l'Église et les philosophes leur dispensaient 1 000 conseils sur l'éducation de leur progéniture, mais la psychologie moderne avec ses études cliniques et ses statistiques n'était pas encore née. Quand une «bonne famille» comptait un «mouton noir», elle avait peine à l'expliquer, sinon en recourant à l'influence d'un autre «mouton noir» apparenté ou non, ou pire, à celle du diable. Et quand une sainte ou un saint émergeait d'une famille de chenapans, on y voyait un effet mystérieux de la grâce. Bonne éducation familiale, hérédité et influence du milieu semblaient se conjuguer pour former l'adulte de demain.

Puis vinrent les pères et mères de la psychologie savante qui nous abreuvèrent aux sources des complexes et des archétypes pour nous révéler qui nous étions. Les mères, castratrices parce que, paradoxalement, trop possessives et protectrices; les pères absents, parce que trop accaparés par leurs fonctions sociales, tout cela — on nous l'expliquait hier encore — produisait des avortons du développement psychologique, ou, si vous préférez, des adultes manqués qui, à leur tour, rateraient la prochaine génération. On ne niait certes pas l'influence des gènes ni celle des pairs, mais on se plaisait à culpabiliser les parents, les mères de préférence, pour tout ce qui ne tournait pas rond chez leurs rejetons. Comme vous voyez, les temps changent et avec eux les théories; reste un petit détail à vérifier: la nature humaine, elle, suit-elle le mouvement?

PASSER D'UN EXTRÊME À L'AUTRE

Je n'ai jamais eu la sottise d'attribuer la couleur de mes yeux ni la forme de mes oreilles à mon éducation ou à l'influence de mes camarades d'école. Voilà des domaines où mes gènes ont tout réglé. Avec mes copines j'ai appris à faire rire comme aussi à consoler. Mais je persiste à penser que ma famille a largement contribué à me faire telle que je suis, avec mes forces et mes faiblesses. Elle m'a permis d'éveiller ma curiosité, d'aiguiser ma sensibilité et de me forger un caractère, tout en me refilant quelques complexes! Elle en est arrivée là par essais et par erreurs et, Dieu merci, aussi par bons coups. Puis j'ai aménagé mon héritage dans une certaine liberté.

La thèse de Judith Rich Harris a le défaut de simplifier le réel et de réduire à presque rien un facteur dont les éducatrices et les éducateurs observent quotidiennement l'importance dans le milieu scolaire, notamment. Il convient de s'interroger au moins sur deux choses. D'abord, cette théorie est-elle vérifiable sur des grands groupes? On soupçonne en effet Harris de l'avoir fondée sur l'observation de ses deux filles, dont l'une, la sage, est son enfant biologique, alors que l'autre, la difficile, est adoptée. En second lieu, qu'a-t-on à gagner d'une telle déresponsabilisation des parents? Après une culpabilisation à outrance, j'ai peine à croire que la totale déresponsabilisation soit la panacée.

IL N'Y A PAS QUE LES GÈNES...

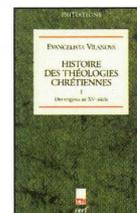
Pour ma part, je le répète, toutes les théories qui tournent à l'idéologie absolutisante et dogmatisante m'agacent et m'effraient. Par définition, elles ne tiennent pas compte de la diversité et de la complexité du réel et, de ce fait, lancent les personnes qui les adoptent dans des culs-de-sac où risquent de s'égarer les esprits trop simplistes ou trop crédules. Dans l'article de *L'Express* que j'ai évoqué plus haut, Boris Cyrulnik, psychiatre et éthologue, affirme que «dire qu'il y a des déterminants génétiques ne signifie pas que nous sommes génétiquement déterminés. Tous les déterminants génétiques, affectifs, puis verbaux et socioculturels se conjuguent pour offrir des tuteurs au développement de l'enfant». Certes, je ne suis pas psychologue, mais tel est aussi mon credo.

Aux parents, à toutes les personnes, petites ou grandes, qui entrent en contact avec un enfant dans tous les milieux où ses pas le portent et où les circonstances le mènent, il faut rappeler haut et fort que la négligence blesse, que l'indifférence peut tuer à petit feu, mais que les soins prodigués, que l'effort investi et que l'amour manifesté à travers gestes et paroles, mystérieusement, portent fruit. En éducation, j'aime croire qu'il n'y a pas de «peines d'amour perdues»². ■

1. *L'Express*, n° 2486, Semaine du 25 février au 3 mars 1999, «Et si les parents ne servaient à rien» par Cécile Thibaud, p. 28-29.
2. J'emprunte l'expression à William Shakespeare: *Love's Labour's Lost*.

BERTRAND FOUCHER BÉLANGER INC.

*Là où
l'accueil
fait la
différence*



Librairie religieuse
agrée
Livres liturgiques
Littérature
religieuse
Cassettes • CD
CD-ROM • Vidéos

Orfèvrerie & ameublement
pour le culte
Ameublement
fabriqué dans nos
propres ateliers
Vases sacrés
Réparation et
placage



Vêtements
liturgiques
Aubes
Chasubles, etc.

4284, rue de la Roche
Montréal, H2J 3H9

Téléphone:
(514) 596-1559
1 800 263-1559
Télécopieur:
(514) 596-1314



Partenaire au CFN